

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Roger BERBERAT

Musique et paix

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1973, tome 69, p. 252-260

© Abbaye de Saint-Maurice 2013

Musique et paix

*L'univers des forces n'est pas plus
pacifique qu'il n'est musicien.*

Alain

« Aux gens qui s'assemblent on a toujours offert de la musique pour, dit la sagesse des nations, adoucir leurs mœurs en les forçant à se taire. Ensuite, la musique devint suffisante à des réunions dont le seul intérêt fut la musique. Aujourd'hui, elle est un trait d'union entre tous les hommes, qu'elle dispense même de se réunir. »

Ainsi s'exprime Gérard Quoidbach dans son livre *Cette fureur nouvelle, la musique*. Il se pourrait que le profane ait quelque peine à souscrire de prime abord aux deux premières de ces trois affirmations ; mais la troisième s'imposera d'emblée à tous ceux que la musique ne laisse pas indifférents.

On trouverait sans doute illusoire et romanesque l'attitude de deux amoureux qui, forcés à une longue séparation, auraient convenu de se rejoindre en fixant le soir, à la même heure, la même étoile dans le ciel... Mais qui oserait dénier à la musique ce pouvoir qui est le sien, de rapprocher effectivement les hommes les uns des autres ?

Pouvoir dont Béla Bartok avait pris conscience, au point de lui soumettre toutes les ambitions de sa carrière de musicien. « Mon idée maîtresse véritable, écrivait-il en 1931, celle qui me possède entièrement depuis que je suis compositeur, c'est celle de la fraternité des peuples, de leur fraternité envers et contre toute guerre, tout conflit. Voilà l'idée que, dans la mesure où mes forces me le permettent, j'essaie de servir par mes œuvres. »

Plus fort que toutes les paroles

A un journaliste qui lui demandait ce qui lui plaisait dans les concerts, le grand pianiste Arthur Rubinstein répondit : « Un banquier, M. Pompidou, le Pape, tous sont discutés. Mais personne n'en veut à un pianiste

qui plaît. Chacun pense qu'il lui ressemble. Un communiste, dans la salle, pense qu'il est communiste ; un monarchiste, qu'il est monarchiste ; un catholique, qu'il est catholique. Parce que le langage musical est quelque chose qui est plus fort que toutes les paroles. La musique a une force terrible. »

Monique Haas, pianiste elle aussi, rêvait de donner des concerts en Laponie et au Tibet ; parce que, disait-elle, « cela m'émeut de trouver l'amour de la musique d'un bout à l'autre du monde ».

Mais combien plus révélateur encore le fait rapporté par Alain Gheerbrant, explorateur et poète, dans son ouvrage *L'Expédition Orénoque-Amazone* (1948-1950). Ayant emporté un enregistrement d'une symphonie de Mozart (n^o 26, K. 184), il le fit entendre à des peuplades primitives. D'abord hostiles, celles-ci furent apprivoisées par cette musique. A tel point qu'un sorcier de ces tribus en vint à dire au chef de l'expédition : « Puisque vous avez, vous aussi, une musique sacrée, je puis bien te révéler des secrets... »

« Cette musique, écrit Alain Gheerbrant, exerce une attraction magique sur tous les Indiens. Elle ouvre les portes les plus secrètes de l'être. Je ne sais si la musique est réellement le langage universel que l'on dit, mais je ne pourrai jamais oublier que nous devons à une symphonie de Mozart les rares moments où se comble presque totalement le fossé que les siècles et notre évolution ont creusé entre nous, les civilisés du XX^e siècle, et eux, civilisés ou barbares de l'âge de pierre. »

C'est encore un autre aspect de cette communion par la musique, que soulève Marcel Moré dans son livre *Le dieu Mozart et le monde des oiseaux*. Il rapporte comment, vers l'âge de quinze ans, il dut à des adultes, qui l'emmenaient souvent à des concerts, de découvrir peu à peu la portée du langage musical.

« Je fus bientôt convaincu, écrit-il, que lorsqu'un garçon, encore inexpérimenté comme je l'étais à cette époque, cherche à approfondir le sens de la musique, rien n'est plus salutaire pour lui que d'avoir à ses côtés, dans une salle de concerts, la présence de grandes personnes ayant un sentiment intime des œuvres interprétées : il s'établit alors, entre ces personnes et lui-même, une **communication** silencieuse qui lui permet de pénétrer plus intimement dans les œuvres exécutées. »

Joubert ne nous livrerait-il pas, en définitive, la clé de tous ces témoignages lorsqu'il affirme que « nous sommes tous des instruments que le son met d'accord » ?

Le haut lieu d'une rencontre

Parmi tous les arts, aucun ne s'avère ainsi capable de rendre partout possible — aussi bien à l'audition des œuvres des grands maîtres qu'à celle d'un jazz authentique — l'étroite communion d'une foule d'êtres pourvus des mêmes antennes. Stravinsky lui-même, en dépit de certaines prétentions qui ne vont pas sans déconcerter parfois l'auditeur, considère avant tout la musique comme « un élément de communion avec le prochain et avec l'Être ».

Merveilleux privilège, qui tend à rappeler aux hommes la voie secrète par laquelle, en Dieu, ils parviennent tous, et toujours, à se retrouver. « Il n'est point de passerelle de toi en l'autre, écrivait Saint-Exupéry, sinon par le chemin de Dieu. » Et Gustave Thibon : « Celui qui n'est pas monté jusqu'à Dieu n'a jamais vraiment rencontré son frère. »

Mais il est un autre aspect sous lequel la musique nous révèle, mieux encore, la nécessité d'une référence à l'absolu de Dieu pour que prédomine, entre les créatures qu'il a faites à son image, l'harmonie de la paix : cette unanimité des esprits et des cœurs, dont on a dit qu'elle est « le plus beau, le plus délicieux de tous les unissons ».

En effet, si le langage propre à cet art éminemment spirituel contribue déjà, de par sa nature même, à rallier les hommes par-dessus les frontières de l'espace et du temps, combien plus encore l'être de beauté auquel il leur permet d'accéder !

Cet autre privilège de la musique, personne peut-être ne l'a mieux explicité que Jean-Victor Hocquard dans son excellent ouvrage *La Pensée de Mozart*. « Par la musique, écrit-il, Mozart met en contact notre propre puissance poétique avec la sienne, de façon à nous faire communier, non à ses états psychiques éveillant par contagion les nôtres, mais à un être de beauté qui les dépasse (les siens comme les nôtres). Il nous ramène à quelque chose de singulièrement familier, à quelque chose qui nous est plus intime que nos sentiments ou que nos passions. »

Et c'est bien ce que Julien Green semble avoir pressenti, lui aussi, lorsqu'il se demande « si ce n'est pas par la musique que nous entrons le plus facilement en contact avec nous-mêmes, avec cette partie secrète de nous-mêmes que le monde nous cache, avec Dieu, peut-être ».

La paix et la beauté, signes de Dieu

Jacques Maritain faisait remarquer qu'« il n'y a jamais de mots pour ce qu'il nous importerait le plus de dire. N'est-ce pas à cause de cela, ajoutait-il, qu'il nous faut des poètes et des musiciens ? »

Et Julien Green, une fois encore, éclaire au mieux le problème lorsqu'il avoue pour sa part : « Cela finit par être triste, cette insuffisance du langage humain. Quand j'étais jeune, je croyais qu'on pouvait tout faire avec les mots, mais non. Notre monde baigne dans l'inexprimable. On peut faire allusion, c'est tout. La poésie fait allusion ; elle en dit plus que les mots ne semblent dire. La musique, elle aussi, fait penser à autre chose, ne parle que d'autre chose. On l'écoute et elle donne des nouvelles de cet **autre chose** inexprimable qu'elle décrit si parfaitement. »

Cet **autre chose**, c'est cela même à quoi se référerait Beethoven lorsqu'il disait qu'« il n'y a rien de plus beau que de s'approcher de la Divinité, et d'en répandre les rayons sur la race humaine ». En s'attribuant à lui-même cette mission sublime, Beethoven se montre assurément plus prétentieux que Mozart. On ne conçoit guère en effet que ce dernier ait jamais songé à revendiquer, de son vivant, l'épithète de **divin** qu'on devait lui décerner par la suite.

Et s'il la mérite incontestablement — et combien plus encore que Beethoven — c'est à condition toutefois qu'on veuille bien restituer à l'expression, qui n'est souvent plus qu'un lieu commun, toute la force de vérité qu'elle comporte.

Quant aux fervents de Bach, ils s'accordent à lui reconnaître le pouvoir quasi miraculeux de nous faire oublier, par sa musique, les choses de ce monde. « Il lui suffit de quelques notes, écrit l'un d'entre eux, pour nous transporter dans le monde de l'absolu, qui est le sien. Je me demande comment il est possible de l'écouter et de ne pas croire. »

Aussi comprend-on que Simone Weil n'ait pas craint d'affirmer qu'« en tout ce qui suscite chez nous le sentiment pur et authentique du beau, il y a réellement présence de Dieu ». Et peut-être Camus n'est-il pas loin d'entrevoir la même chose lorsqu'il écrit, dans *Le Mythe de Sisyphe*, qu'« au fond de toute beauté gît quelque chose d'inhumain ».

Mais si le beau est présence de Dieu dans la matière, la paix n'est-elle pas, pour sa part, et d'une façon plus admirable encore, présence de Dieu dans l'humanité ? La guerre vient certes toute des hommes, mais non la paix, ce « fruit d'un ordre inscrit dans la société humaine par son divin Fondateur ».¹

¹ Const. past. *Gaudium et spes*, n° 78.

Un fruit qu'on regarde sans tendre la main

« La beauté, dit encore Simone Weil, est un fruit qu'on regarde sans tendre la main. » A l'exemple de la musique, qui nourrit l'auditeur sans qu'il songe un instant à s'en approprier quoi que ce soit, le fruit qu'est la paix ne se récolte et ne se goûte qu'au-delà de tout égoïsme.

Le langage musical est d'autant mieux compris et accepté qu'il ne force personne. Et l'on sait que pour atteindre et communiquer l'être de beauté au travers même de sa musique, Mozart dut résister mainte fois à la tentation de puissance. C'est ainsi que « la paix est de l'esprit seul, sans aucun moyen de force ».

Discrétion, désintéressement, gratuité du geste, c'est à quoi l'on reconnaît en définitive le véritable artisan de paix autant que le musicien de génie. En voici deux témoignages particulièrement significatifs.

« Mozart, écrit C.-M. Girdlestone, nous apparaît aujourd'hui comme le plus discret des grands compositeurs. Il ne force jamais son entrée au milieu de nous. Il se présente sans bruit et sans éclat. Si nous voulons de lui, tant mieux ; si nous le méconnaissions, il ne frapperait pas du poing, il n'élèverait pas la voix pour se faire entendre. Il est la réserve même. »

A son tour, celui qui prend vraiment à cœur la cause de la paix ne connaît pas d'autres prétentions. « Il y a vingt siècles, écrit Alain, que toute la paix du monde, si difficile à mettre en paroles, s'exprime par l'angélique geste du prêtre, qui joint les mains et les écarte, geste sans défense. Et voilà le miracle, essentiellement ; car il est vrai qu'un geste change tout. Si tu veux concevoir la paix, pose d'abord tes armes. »

La paix ne tombe pas du ciel

Chesterton prétendait qu'il est faux de dire que « la guerre éclate ». Parce que, précisait-il, « la guerre est l'état normal des choses ; c'est la paix qui doit éclater ». Encore faut-il ne pas oublier que « la paix ne saurait régner de fait entre les hommes, si elle ne règne d'abord en chacun d'eux, c'est-à-dire si chacun n'observe en lui-même l'ordre voulu par Dieu ».²

Mais s'il importe que tout homme, soucieux de contribuer au progrès de la paix dans le monde, ordonne d'abord sa propre existence, « la dignité de la personne humaine exige que chacun agisse suivant une

² Encycl. *Pacem in terris*, n° 165.

détermination consciente et libre. [...] L'homme accède à cette dignité lorsque, se délivrant de toute servitude des passions, par le choix libre du bien, il marche vers sa destinée ».³

C'est pourquoi notre liberté ne peut s'affirmer et s'épanouir que dans le respect de « l'ordre inscrit par le Créateur du monde au plus intime des hommes ».⁴ Exigence qui est en même temps la condition et le prix de notre paix intérieure.

Il s'agit certes là de vérités austères, et dont le caractère impérieux nous affecte d'autant moins que nous pactisons volontiers avec la loi du moindre effort. Eh bien ! à défaut de pouvoir leur conférer, par quelque tour de passe-passe, un charme irrésistible, écoutons une fois encore un mélomane ! Et faisons-lui d'autant plus confiance qu'il affirme **s'user le tympan** depuis quarante ans...

C'est Gérard Quoidbach, qui écrit dans l'ouvrage déjà cité : « Un mot résumerait toute beauté : proportion. Mais c'est un mot lourd, trop lourd. Cette notion manque elle-même de quelque chose. Il lui faut un contrepoids qui est liberté. La merveille, c'est l'équilibre des deux : et ici plus rien de lourd, même dans le mot. »

En remplaçant respectivement, dans la première phrase de ce passage, les mots **beauté** et **proportion** par les mots **paix** et **ordre**, on obtient, hors de tout contexte musical, une vue profonde et nuancée d'un problème délicat. Le sens devient le suivant : Un mot résumerait toute paix : ordre. [...] La merveille, c'est l'équilibre des deux (ordre et liberté).

Equilibre difficile et rarement atteint, il est vrai, dans la vie comme en musique. Il est cependant un musicien qui, mieux que tout autre, nous donne de le percevoir avec une singulière intensité dans maint passage de ses œuvres. Je pense ici à Bach, et particulièrement aux admirables arias de certaines de ses cantates. La rigueur et la densité de l'écriture n'y entravent en rien le déploiement d'une fantaisie créatrice, débordante de ferveur spontanée.

Mais tout compositeur de talent sait bien que les lois qui régissent son art, aussi rigoureuses et contraignantes qu'elles puissent être, ne contraignent d'aucune façon le naturel et l'originalité foncière auxquels il est en mesure de prétendre. Et, selon le mot de Saint-Exupéry, il ne répugne certainement pas à « voir dans la qualité de ses contraintes la qualité de sa liberté ».

³ Const. past. *Gaudium et spes*, n° 17.

⁴ Encycl. *Pacem in terris*, n° 5.

Perspective dans laquelle il vaut la peine de mentionner en passant cette réflexion d'Alain à propos des poètes : « La règle qu'ils se donnent les porte toujours un peu au-delà de ce qu'ils espéraient. »

Dans le livre qu'il a consacré à Mozart, Karl Barth insiste sur le fait que ce musicien « s'est senti de plus en plus libre dans les cadres que l'époque imposait à son art. Il ne les a jamais brisés, mais y est resté attaché, tout en étant pleinement lui-même ; c'est en cela qu'il a cherché et trouvé sa grandeur. Une discipline de fer est à la base de son jeu ».

La musique prêche d'exemple

C'est à cette austère et bienfaisante école de la musique que chacun gagnerait sans doute à se mettre, pour apprendre à construire la vraie paix dans la rigueur de l'ordre et l'élan spontané de la liberté. « La musique, écrit Alain, prêche d'exemple ; ce qui va bien plus loin que des mots. Elle est plus puissante que les autres arts, en ceci qu'elle a besoin d'hommes libres ; comme elle a été faite, il faut qu'elle soit refaite, et toute portée à bras. »

La paix, elle aussi, « n'est jamais chose acquise une fois pour toutes, mais sans cesse à construire ».⁵

Compositeurs et interprètes connaissent bien les rudes exigences du métier, et tous ont vite appris qu'une œuvre faite, ou refaite, n'est jamais la garantie d'un savoir-faire définitif.

Le célèbre guitariste Andrés Segovia, qui fut — comme il le dit lui-même — « son propre maître et son seul élève », écrivait dans une lettre à Bernard Gavoty : « Rares sont ceux qui soupçonnent ce qu'exige l'étude d'un instrument. Pour nous autres, pianistes, violonistes, violoncellistes, guitaristes, combien faut-il d'heures harassantes jusqu'à la douleur, combien de semaines, de mois, d'années avons-nous passés à polir un passage, à le faire briller, à lui arracher une lueur ! Quand nous le croyons tout à fait au point, il faut encore persévérer tout le reste de la vie, afin que les doigts n'oublient pas la leçon et ne s'embrouillent pas à nouveau dans les arpèges, les accents, les gammes, les trilles, les mordants et les accords ! »

« Pour les musiciens, dit encore Alain, la gloire est une épreuve redoutable ; l'esprit n'en jouit qu'au commencement ; ensuite il en a la charge, et, s'il ne la sent pas, cela est signe qu'il descend. C'est une marche forcée qu'il faut reprendre tous les matins. »

⁵ Const. past. *Gaudium et spes*, n° 78.

Vivre la paix avant d'en parler

Si c'est vraiment à cette fin que la musique a besoin d'hommes libres, qui donc pourrait nous enseigner avec plus de maîtrise à façonner patiemment en nous l'homme libre que nous voulons être ? En effet, pour ne pas sombrer tôt ou tard dans la licence ou le laisser-aller stériles, il importe que nous apprenions, jour après jour, à user de notre liberté ; comme, au seuil de notre vie, nous avons appris à marcher.

« La liberté, a-t-on dit, n'est pas un bien extérieur. Il faut que chacun la conquière en lui-même et pour lui-même ; c'est ainsi qu'il travaillera le mieux pour les autres. »

Il est vrai qu'en bien des domaines où, jusqu'à nos jours, le sens et le respect de la vie n'allaient pas sans des exigences que nul n'osait mettre en doute, on tend de plus en plus, au nom même de la liberté, à rejeter toute contrainte et toute obligation. A tel point que tout ce qui demande un effort finit par devenir suspect, et que le moindre impératif d'ordre moral en vient à passer pour **aliénant** et **traumatisant**.

On parle certes beaucoup de **changer la vie**. Mais un tel programme apparaît le plus souvent comme la volonté de **libérer** — le désir, la sexualité, l'avortement, les vacances (sic), etc. — à seule fin de **vivre sans temps morts** et de **jouir sans entraves**. Et c'est bien en ce sens que résonne en définitive aux oreilles du grand nombre le slogan pacifiste : **faire l'amour et non la guerre**.

« Si tu as soif de la vraie paix, écrit Gustave Thibon, cherche-la au-delà et non en deçà de la guerre. Et n'oublie pas qu'elle est profonde la couche de guerre que tu devras traverser. Cette paix, c'est la plus dure guerre à gagner. Elle vit de sang tandis que la fausse paix vit de mots. »

Comme l'affirme saint Paul, c'est par le sang de sa croix que le Christ a rétabli la paix (Col. 1 : 20). Parce que nous avons à vivre à notre tour dans le vrai d'une telle vérité, Jésus nous a laissé une parole pour le moins surprenante dans le contexte de sa mission pacificatrice : « Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive » (Mat. 10 : 34).

A nous de comprendre que, pour être avec lui de vrais artisans de paix, il importe d'abord de ne pas être des déserteurs sur le champ de bataille où lui-même s'est engagé le premier ; et qu'il serait vain de nous mettre en tête la prétention de **changer la vie**, si nous nous refusons à suivre le maître qui, lui, nous presse plutôt de **changer de vie**.

En quoi, une fois encore, Alain nous ramène à la musique lorsqu'il affirme, avec un bon sens où perce une pointe d'humour : « C'est une idée puérile de vouloir changer la forme du violon, au lieu d'apprendre à s'en servir comme il faut. »

A quelqu'un qui s'étonnait un jour de l'aisance avec laquelle il déployait son jeu de pianiste-virtuose, Mozart répondit : « J'ai dû me donner du mal pour n'avoir plus, maintenant, à m'en donner. »

Pour affermir en nous, jour après jour, la liberté souveraine des enfants de Dieu — seule garantie de toute paix —, ce n'est pas sur un piano que l'apôtre saint Jacques nous invite à nous pencher... « Celui qui se penche sur la loi parfaite de liberté et s'y tient attaché, celui qui n'est pas un auditeur oublieux mais un exécutant ponctuel du précepte, celui-là trouve le bonheur dans sa conduite » (Jacq. 1 : 25).

Roger Berberat